



HAL
open science

Anthrop'art

Monique Jeudy-Ballini

► **To cite this version:**

Monique Jeudy-Ballini. Anthrop'art. Monique Jeudy-Ballini; Maurice Godelier. L'Anthropologie aux Beaux-Arts, tome 1, Beaux Arts de Paris Editions, 2018, 978-2-84056-613-7. hal-03912050

HAL Id: hal-03912050

<https://hal.science/hal-03912050v1>

Submitted on 23 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Monique Jeudy-Ballini Anthropol'art

Un jour de décembre 1998, un colloque fut organisé à l'École nationale du patrimoine sur les enjeux du « musée de l'Homme, des Arts et Civilisations » qui devait ouvrir en 2006 à Paris, sous le nom « musée du quai Branly ». Maurice Godelier, qui dirigeait le projet scientifique pour la recherche et l'enseignement supérieur de la mission de préfiguration du futur établissement, y fit une conférence remarquée sur la question de l'objet muséal. L'impression produite par sa communication fut telle que, des années plus tard, une auditrice de ce colloque, Gaïta Leboissetier, alors directrice des études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, en fit état auprès d'Henry-Claude Cousseau, qui dirigeait cette École. Après avoir rencontré Maurice Godelier, tous deux estimèrent essentiel que l'anthropologie fasse l'objet d'un enseignement régulier au sein d'un établissement n'ayant pas vocation initiale à le dispenser, initiative inédite dans le champ académique de l'éducation artistique. C'est ainsi qu'à l'automne 2003 furent mises en place des séances hebdomadaires d'anthropologie, désormais intégrées aux enseignements théoriques des Beaux-Arts de Paris.

Présentées par des intervenants « tous terrains » sur autant de sujets particuliers sans lien privilégié avec l'art, ces séances n'ont cessé de poursuivre un objectif : sensibiliser à des manières de penser et d'agir différentes des nôtres, que souvent nous ne comprenons pas – voire qui nous sont antipathiques –, précisément parce que ce ne sont pas les nôtres et que nous n'en avons jamais eu l'expérience dans notre propre culture. L'anthropologie n'est pas séparée de l'histoire, étant entendu, comme y insiste Maurice Godelier, que tout dans le présent ne s'explique pas par le présent et que la compréhension des faits sociaux en appelle à

la connaissance de ceux qui les ont précédés. « Des réalités passées sont toujours vivantes et actives dans le présent », écrit-il, « et vouloir enfermer le présent dans le présent, c'est se condamner à en méconnaître en partie le sens. Aujourd'hui, en Europe comme dans le reste du monde, des problèmes d'identité locale, régionale ou nationale occupent l'avant-scène de l'histoire, et le recours au passé, donc à l'histoire, est nécessaire pour en comprendre les fondements anciens et, en partie, les raisons actuelles ».

Au long des séances successives, il s'est agi d'amener les étudiants à réaliser que la plupart des choses ne semblent évidentes que parce qu'elles sont familières et que ce que nous tenons pour naturel et universel ici ou aujourd'hui ne va pas forcément de soi ailleurs ou à une autre époque.

Quelques données disparates relevées dans divers endroits du monde et proposées titre d'exemples saisissants montrent le bousculement des cadres conceptuels et sensoriels habituels auquel peut soumettre l'observation ethnographique. On sait ainsi qu'il est des sociétés ignorant les notions de « père » et de « mari » ; où les seuls « vrais » enfants qu'on reconnaisse sont ceux qu'on n'a pas mis au monde ; où l'on peut commettre l'« inceste par la nourriture » ; des sociétés qui perçoivent la maladie et la mort comme des affects ; où la faim, assimilée à une émotion et non à un besoin organique, est terminologiquement associée à la solitude ; des sociétés qui érigent le manque d'appétit en idéal tant elles attachent de honte au fait de se nourrir, et où l'on cultive la terre à seule fin de jeter la plus grande partie des récoltes ; des sociétés où seuls les étrangers accèdent au statut de chefs ; où il faut s'abstenir d'éprouver de la haine contre ses ennemis pour être mieux à même de les tuer ; où aucun mot n'existe pour nommer la tristesse mais plus d'une quarantaine définissent la colère ; des sociétés où l'on s'entend sur ce qui est rouge, jaune ou bleu sans recourir à des termes de couleur ; d'autres où le mot désignant le vert diffère selon que le support est rugueux, lisse, humide, comestible, végétal, issu d'un insecte, vivant, agonisant, inerte ou animé, proche, moins proche ou lointain ; des sociétés où le sentiment d'admiration est vécu comme un préjugé exigeant une réparation matérielle ; où la valeur d'une œuvre tient à ce qu'elle est difficile à comprendre et provoque le rire... On pourrait multiplier les exemples.

Mais l'altérité, parce qu'elle n'est pas toujours étrange ou spectaculaire, peut

susciter un défaut d'attention à ce qui semble ordinaire ou anodin, en occultant ce que la banalité supposée des faits et des comportements recèle de significations singulières. En ce sens, elle est une invite à mettre à distance nos présomptions courantes et avec elles, nos préjugés ; une invite également à réinventer le vocabulaire en nous méfiant de ces pièges à pensée classificatoire que sont les mots du langage commun.

L'enjeu est ainsi de réfléchir au caractère construit de nos représentations, au « formatage » (cognitif, corporel, émotionnel...) auquel nous a soumis l'appartenance à un pays, un peuple, un groupe, un milieu, une époque... Car nos façons de sentir et de concevoir les choses sont inévitablement conditionnées à notre insu par l'environnement dans lequel nous avons grandi, constat que l'ethnologue Marshall Sahlins résumait en affirmant qu'« il n'existe pas d'immaculée perception ».

L'approche anthropologique se veut d'abord une sorte d'hygiène mentale consistant à prendre conscience de ce conditionnement pour tenter de s'en défaire, de se décentrer et, après cela, de voir autre chose que ce qu'on s'attendait à voir. Or, cela n'est pas une disposition innée et partagée, mais un art qui s'acquiert. En matière d'observation, apprendre, c'est commencer par se déprendre, par se dessaisir de soi et s'essayer à « *penser ailleurs* », pour citer Montaigne. C'est chercher sans toujours savoir quoi au départ et garder intacte la faculté de s'étonner en suspendant tout jugement de valeur.

Restituer ce que les gens pensent, disent et font ou ce qu'ils disent faire et disent penser ; analyser l'écart entre les paroles et les actes ; s'intéresser aux conditions d'énonciation, aux lapsus, aux ambivalences, aux contradictions, aux dénégations, aux associations d'idées, mais aussi aux silences, aux mimiques et aux gestes ; interroger le quotidien, l'ordinaire, le détail et le concret des manières d'être pour tenter d'appréhender les catégories à partir desquelles, dans un contexte précis et à une époque donnée, les membres d'un groupe ordonnent leur univers sans intention délibérée et sans en avoir nécessairement conscience ; prendre en compte ce qui complexifie la réalité ou l'apparente normalité plutôt que d'aspirer à les niveler pour se les rendre cohérentes ; convenir que l'imaginaire ne s'oppose pas au réel mais en est partie prenante ; admettre en conséquence qu'une idée fautive est aussi un fait vrai : cette façon de procéder passe par une immersion intime et prolongée dans le milieu étudié.

Sur un plan méthodologique, une telle immersion implique des formes diverses de participation à la vie de ce milieu en même temps que le maintien d'une certaine distance pour que l'engagement de l'observateur ne confine pas chez lui à une (fantasmagorique et

très illusoire) identification. C'est une précaution importante pour prévenir la tentation naïve, poétique, voire narcissique de croire qu'on pourrait devenir un autre pendant la durée d'une enquête. Contre ce qu'il assimile à du « cynisme méthodologique », Jean-Pierre Olivier de Sardan met en garde en dénonçant cette « stratégie de l'ambiguïté » par laquelle un observateur se met dans la situation de « croire sans croire tout en croyant, de faire comme s'il franchissait en toute bonne foi la ligne sans pourtant jamais la franchir vraiment », puisque, à de rares exceptions près, cette posture prend fin au retour du terrain. Si l'empathie est une aptitude précieuse, le sens de l'observation ne s'y réduit pas. Car même si leur réalisation s'en trouve évidemment compliquée, des études ethnographiques de qualité peuvent être conduites parmi des groupes peu accueillants, antipathiques ou ayant des pratiques repoussantes. À l'inverse, l'hospitalité qu'une population réserve à un étranger constitue d'autant moins pour lui un gage d'investigations réussies qu'elle tient parfois d'une efficace mise à distance. Après avoir ainsi partagé plus d'un an le quotidien d'une tribu de Papouasie-Nouvelle-Guinée, un chercheur revint totalement accablé en confiant qu'il n'avait rien à en dire parce que la vie y était d'une monotonie terrifiante et qu'il ne s'y passait jamais rien (il décida depuis de changer de métier).

À l'instar de ce qui vaut pour un psychologue, selon Georges Devereux, un ethnologue doit « admettre qu'il n'observe jamais le comportement qui "aurait eu lieu en son absence" et qu'il n'entend pas le même récit qu'un même narrateur eût fait à un autre que lui ». Au lieu de déplorer les perturbations induites par la présence d'un ethnographe et de mettre en doute l'objectivité de toute observation, poursuit Devereux, il serait recommandé de découvrir ce que ces perturbations révèlent du milieu étudié puisque « même le refus de se laisser troubler par un intrus est une réponse à l'observation ». En matière d'ethnographie, par conséquent, rien ne se perd, et les divergences d'interprétation susceptibles d'opposer des observateurs différents ne sont jamais qu'à l'image de celles qui sont rencontrées au sein des groupes étudiés, lesquels partagent rarement une vue consensuelle de leur société et de leur culture.

L'approche ethnologique porte sur des singularités qu'elle ne traite pas comme des données isolées mais qu'elle se fait une règle d'interpréter de façon comparative et multisituée pour montrer comment se crée du social, attentive tout à la fois aux différences et aux similitudes qui font l'unité de l'esprit humain. Car la compréhension des autres amène à la compréhension de soi, l'anthropologie étant peut-être, pour le formuler comme

l'ethnologue, écrivain et voyageur Jacques Meunier, « le plus long chemin qui va de soi à soi ». En son temps, Victor Segalen anticipait déjà ce point de vue, lui qui écrivait que « l'exotisme n'est plus tant une sortie de soi que l'exploration d'espaces intérieurs et pourtant étrangers ». Toute enquête ethnographique met ainsi à l'épreuve un savoir-voir empirique qui est instrument de découvertes en même temps que révélation de soi. Les travaux de Maurice Godelier sur l'identification d'invariants n'ont de cesse de montrer que les différences culturelles ne sont jamais absolues mais relatives et qu'elles ne sont que des réponses particulières aux questions universelles que l'humanité se pose sur le sens de la vie, le pourquoi de sa fin, son rapport à ce qui est autre ou ses liens avec l'invisible, notamment...

Si elle est née de l'expansion coloniale de l'Europe, l'anthropologie, cependant, ne réduit pas son objet à l'étude de réalités extra-européennes. On ne voyage pas forcément en arpentant le monde, mais en mettant d'abord ses sens en alerte. L'enseignement dispensé aux Beaux-Arts a justement l'ambition de dépayser la pensée et de montrer que l'altérité est moins une qualité intrinsèque aux choses qu'une qualité dans la manière de les observer. De fait, comme le remarque Georges Devereux, « aucun phénomène ne possède un sens inhérent. Il n'est donc ni une donnée ni une information ; il est simplement une source potentielle de données. Il devient une donnée en étant assigné à, ou approprié par, une science particulière... » L'observation ethnographique, en l'occurrence, n'est pas affaire de kilomètres ou d'exotisme mais émerge d'un regard déshabitué, délivré de ses présupposés et potentiellement applicable à tout : un rituel papou aussi bien qu'un commissariat de police ou un laboratoire d'astrophysique. Pour cette raison, et sauf circonstances rendant impossible ou trop risquée la présence d'un observateur étranger, tout milieu et tout rapport social sont justiciables d'une analyse anthropologique. Au cours des séances, les étudiants ont eu ainsi un aperçu des recherches menées en anthropologie du proche et portant sur la parenté, les conduites à risque, la robotique, le traitement des déchets, la condition pénitentiaire, la santé, le handicap, les usages artistiques de la douleur, le travail dans les égouts, la chirurgie du visage, le silence, les camps de réfugiés, le parfum, le jazz, les malentendants, l'intérim dans les métiers du bâtiment, la vieillesse, le jeu, l'alimentation, l'industrie du luxe, l'intime, les zadistes, les pompiers et leurs interventions d'urgence, le transsexualisme ou les consultations médicales d'acupuncture... – pour s'en tenir à quelques exemples.

C'est à cette expérience d'une ethnologie sans exotisme que sont conviés les étudiants pour leur évaluation semestrielle ; une expérience déstabilisante ou intimidante d'intrusion au sein d'un groupe ou d'un lieu ne les ayant pas sollicités initialement et dans lequel les gens rencontrés se trouvent le plus souvent en situation de devoir répondre à des questions qu'ils ne se sont jamais posées. Effectuée dans un milieu de leur choix, préférentiellement autre que familial, cette enquête se veut moins un documentaire qu'un point de vue sur une réalité spécifique ; une restitution mettant au jour des modes de représentation et de fonctionnement susceptibles d'entrer en résonance avec leur propre démarche artistique et, ainsi, de servir de matériau pour la nourrir ou en explorer le sens. Les résultats de ces investigations ont été maintes fois surprenants, originaux et d'une qualité redevable à la sincérité de l'engagement personnel par quoi elles se soutenaient.

Depuis le début, les lieux et communautés pris pour sujets d'observation ont été éminemment variés : discothèque, sandwicherie, boutique de vêtements, agence de mannequins, synagogue, supermarché, campement tsigane, camp de hippies, thanatopracteurs, site de rencontres, marionnettistes, coursiers à vélo, artistes aveugles, culturistes, bénévoles auprès d'autistes, club sportif, SDF, bois de Boulogne, squats, mosquée *gay friendly*, taggeurs, association caritative, collectif de désobéissance civile, dératisers, diaspora vénézuélienne... Bien d'autres milieux mobilisèrent encore la curiosité des étudiants, et les textes qui suivent – issus d'enquêtes réalisées au cours de l'année 2018 – l'illustrent de façon convaincante, même si certains affichent une liberté indiscutable face à ce qu'on pourrait appeler l'« orthodoxie ethnographique ». Hétérogènes quant à leur inspiration et à leur style, ils sont l'émanation de regards aiguisés, de sensibilités ou d'histoires particulières, l'expression d'une capacité à savoir oser. En même temps que les talents individuels, ils attestent la richesse d'un cursus dans lequel l'ouverture disciplinaire stimule un surcroît d'investissement.

Au cours des dernières décennies, les liens qui se sont développés entre art contemporain et anthropologie avec ce qu'on a appelé le « tournant ethnographique » trouvent en quelque sorte un prolongement de plus à travers l'enseignement de l'anthropologie institué aux Beaux-Arts de Paris. S'ils en traitent selon des conditions et des finalités différentes, artistes et anthropologues ne cessent fondamentalement d'être travaillés par le rapport à l'autre – fût-il, cet « autre », rencontré dans l'intimité du soi. Leurs approches respectives valent comme autant de modes de connaissance, porteurs comme tels de potentialités d'action et de transformations...